1843.

NOTE

SUR

LES TRAVAUX DE P. RAYER.

MALADIES DE L'HOMME ET DES ANIMAUX.

En général, le médecin s'est borné à étudier les maladies dans l'homme, le vétérinaire dans les espèces domestiques, l'un et l'autre ont négligé l'étude des affections du reste des animaux. Cet isolement a retardé les progrès de la médecine de l'homme et de la médecine vétérinaire, et a laissé sans base la pathologie générale.

En 1818, je mentionnais les avantages de la méthode de comparaison appliquée à l'étude des maladies de l'homme et des animaux; en 1821, je me servais de cette méthode dans l'observation et dans la recherche des épidémies et des épizooties du département de l'Oise; de 1829 à 1841, elle me guidait dans l'étude comparative des maladies des reins chez l'homme et les animaux; en 1837 et 1838, dans les discussions sur la morve, je prouvais toute la force que l'observation puise dans cette méthode pour résoudre les questions le plus vivement controversées. En 1842, cette même méthode me permettait de combler quelques lacunes dans l'histoire de la phthisie; enfin, vers la même époque, j'essayais par la publication des *Archives de médecine comparée* d'attirer l'attention sur une science qui, indépendamment de ses nombreuses ap-

plications à l'homme, n'en offre pas de moins fécondes à l'hygiène et à la connaissance des maladies des animaux domestiques. On ne devra donc pas s'étonner que je signale l'esprit de cette méthode dans presque tous mes travaux, dont elle constitue le caractère scientifique.

I.

De la Morve et du Farcin chez l'homme, in-4, fig. Paris, 1837.

Traduct. allemande : Schwabe (C.) *Ueber die Einwirkung des Rotz, Wurm, etc. Weimar*, 1839.

Un malade, admis dans mon service à l'hôpital de la Charité, ayant présenté pendant la vie les symptômes et après la mort les altérations qui avaient déjà été indiquées comme caractéristiques de la morve aiguë chez l'homme, je recueillis avec soin toutes les circonstances de ce fait; je le soumis à l'examen de l'Académie royale de médecine, et, persuadé qu'elle accueillerait avec intérêt tout ce qui pourrait éclairer l'histoire d'une maladie si grave et si rare, je m'enquis de tous les cas de morve ou de farcin à l'état aigu ou chronique qui avaient été observés jusqu'alors en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis, en Italie et en France. Bien que tous ces faits ne fussent pas à l'abri de la critique, que plusieurs manquassent de détails et de renseignemens désirables, bien que plusieurs autres présentassent des lacunes graves dans l'exposition des symptômes et des altérations trouvées après la mort; pour moi, ces faits et leur rapprochement mettaient hors de doute que la morve et le farcin étaient susceptibles de se développer chez l'homme à la suite d'inoculations d'une matière morveuse ou farcineuse.

La divergence des opinions des médecins vétérinaires sur l'identité de la morve aiguë et de la morve chronique chez les solipèdes; les incertitudes de quelques vétérinaires sur le degré de consanguinité du farcin et de la morve; des questions non résolues sur les symptômes particuliers de la morve aiguë et de la morve chronique du cheval et sur les lésions qu'on rencontre, après la mort, dans ces deux maladies; les doutes élevés sur leur contagion et leur non-contagion, sur la possibilité ou l'impossibilité de leur transmission à d'autres espèces et spécialement à l'homme:

les différences surtout que plusieurs vétérinaires signalaient entre les symptômes et les altérations que j'assignais à la morve aiguë chez l'homme, et ceux qu'ils avaient observés chez le cheval, etc.; toutes ces circonstances m'obligèrent à des recherches de pathologie comparée qui n'ont pas été, j'espère, sans influence sur les progrès de la science.

Afin d'acquérir par moi-même un point de comparaison fixe, je me suis livré à l'observation de la morve et du farcin dans le cheval. Je suis allé observer des chevaux atteints de la morve et du farcin dans des infirmeries placées sous la direction d'un habile vétérinaire (M. Leblanc). J'ai fait, à Montfaucon, de nombreuses recherches anatomiques sur les chevaux atteints de la morve et du farcin aigu et chronique; j'ai fait, avec M. Desir, un grand nombre de préparations anatomiques des fosses nasales, du larynx, des poumons, des veines, des vaisseaux lymphatiques sur des chevaux morts de la morve aiguë, du farcin et de la morve chronique. Les plus remarquables de ces préparations ont été dessinées avec une admirable exactitude par MM. J. Young et Jacquart, et ces fidèles représentations ont été mises sous les yeux de l'Académie de médecine et de l'Académie des sciences.

Les descriptions que j'ai données de la morve aiguë et la morve chronique dans le cheval, plus exactes que celles qui avaient été publiées jusqu'alors, ont été reproduites par Hurtrel d'Arboval dans le *Dictionnaire de médecine vétérinaire.* A une époque où l'on professait généralement que la morve chronique était une affection tuberculeuse, j'ai prouvé, de la manière la plus positive, que les lésions morveuses des fosses nasales du larynx, de la trachée et des poumons ne consistaient point en tubercules.

II.

Considérations sur la transmission de la Morve du cheval à l'homme.

(Lues à l'Académie royale de Médecine, le 26 octobre 1838 — *Expérience*, t. II, p. 433.)

Je crois inutile de rappeler ici la controverse animée qu'occasionna à l'Académie royale de médecine la communication des premiers exemples de transmission de la morve du cheval à l'homme.

De nouvelles observations de MM. Breschet, Andral, Roux, Bouillaud, etc., vinrent successivement confirmer l'exactitude des opinions que j'avais émises et que j'eus l'occasion de reproduire avec de nouveaux développemens dans ce deuxième mémoire.

En 1839, dans un rapport adressé au préfet de police, M. Huzard s'exprima ainsi *au nom du Comité de salubrité :* « Le travail de M. Rayer « a fait une vive impression ; les faits qui, depuis, sont venus, pour ainsi « dire, surgir inopinément des hôpitaux, ont ébranlé les convictions des « vétérinaires même les plus prononcés contre la contagion. Car il est « évident que, si la maladie est contagieuse du cheval à l'homme, il est « impossible presque d'admettre qu'elle ne soit pas contagieuse entre les « chevaux. » Ce rapport concluait aux mesures suivantes :

Art. 1er. Il est défendu à qui que ce soit de coucher ou de faire coucher des palefreniers dans les écuries où il se trouverait des chevaux seulement suspectés de morve. Il est défendu même de coucher et de faire coucher des palefreniers dans des écuries servant d'infirmeries de chevaux, et même dans tout local servant à loger des animaux malades, de quelque espèce qu'ils soient.

Art. 2. Les personnes qui seraient exceptionnellement autorisées à traiter des chevaux morveux ou suspectés de morve, ou qui auraient des infirmeries vétérinaires et qui voudraient faire surveiller leurs animaux pendant la nuit, devront faire établir la chambre du gardien de manière qu'elle ne communique point dans l'écurie, et que la surveillance s'exerce au moyen d'un châssis vitré.

Les articles 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14 et 15 du même rapport (relatifs aux chevaux morveux ou suspects de la morve), prescrivaient les mesures à prendre pour prévenir la contagion.

Ces mesures, proposées par le *Comité de salubrité*, ont été rendues exécutoires par un arrêté de M. le préfet de police, en 1842.

De son côté, l'autorité supérieure, ayant été informée que des élèves vétérinaires avaient succombé à la morve, a décidé qu'à l'avenir les dissections et les opérations ne seraient plus pratiquées sur des chevaux atteints de cette maladie.

III.

De la Morve chez l'homme, les solipèdes et quelques autres mammifères. (Avec M. Breschet.)

(Mémoire lu à l'Académie des Sciences, février 1840.)

La transmission de la morve du cheval à l'homme, paraissant hors de toute contestation, nous crûmes, M. Breschet et moi, que le moment était venu de communiquer à l'Académie des sciences un résumé des faits acquis à la science, et de ceux que nous avions nous-mêmes observés.

Dans les premières discussions à l'Académie royale de médecine, relatives à l'existence de la morve chez l'homme, nous avions dû insister spécialement sur les *analogies* et l'identité de nature des lésions morveuses chez l'homme et les solipèdes. Dans notre communication à l'Académie des sciences, nous fîmes ressortir, M. Breschet et moi, les *différences* que la morve présentait dans ses expressions symptomatiques chez les diverses espèces d'animaux : savoir, chez l'homme, la moindre abondance du jetage, parfois l'expulsion de l'humeur des narines par la bouche sous forme de crachats, la plus grande fréquence de l'éruption pustuleuse et gangréneuse à la peau; la rareté ou l'absence du glandage; différences qui paraissent dépendre de différences non moins frappantes qu'on remarque dans l'étendue et la structure des parties affectées chez les solipèdes et chez l'homme.

IV.

Travaux à la commission de la Morve, au Ministère de la guerre.

Les discussions de l'Académie de médecine sur la question de la contagion de la morve; le rapport du Comité de salubrité publique, qui proposait des mesures contre la contagion, avaient modifié considérablement les opinions des non-contagionistes. Toutefois, dans l'armée, la plupart des vétérinaires, imbus de l'opinion que la morve chronique était une affection tuberculeuse, opinion qu'ils avaient puisée dans l'enseignement des écoles, continuaient à soutenir que la morve chronique n'était point contagieuse. Nous demandâmes, M. Breschet et moi, au

ministre de la guerre de nommer une commission chargée de décider cette question expérimentalement, en mettant des chevaux sains en rapport avec des chevaux morveux. Cette commission existait; presque tous ses membres, sinon tous, professaient l'opinion de la non-contagion, au moins pour la morve chronique. MM. Boussingault, William Edwards, Breschet et moi, fûmes appelés par le ministre à faire partie de cette commission. Il ne m'appartient point de faire connaître les expériences nombreuses auxquelles elle s'est livrée, mais j'ai le droit de dire que je les ai suivies avec toute la persévérance et toute l'attention dont je suis capable, et qu'elles n'ont point infirmé les opinions que M. Breschet et moi avons émises et soutenues devant l'Académie des sciences.

Comme membre de cette commission j'ai suivi plusieurs expériences sur le traitement de la morve et du farcin, et j'ai été dans le cas de prendre connaissance de tous les rapports adressés au ministre de la guerre sur les maladies des chevaux observées dans les dépôts de remonte, en campagne et dans les quartiers de cavalerie.

Plusieurs membres de cette Académie (MM. Boussingault, Breschet, Magendie, Payen) ont été témoins de la part active que j'ai prise aux travaux de la commission, soit à la ferme expérimentale de l'Amyrault, soit à l'école d'Alfort.

V.

Description du Farcin chez les solipèdes et chez l'homme.

(*Cyclopœdia of practical surgery*, art. Farcy, London, 1842.)

Indépendamment des cas de farcin chez l'homme que j'avais fait connaître dans mon premier mémoire sur la morve, j'ai exposé avec plus de détails dans cet article les différences que cette maladie présente chez l'homme et les animaux.

VI.

Etude comparative de la phthisie pulmonaire chez l'homme et les animaux.

(Mémoire lu à l'Académie des Sciences, le 25 juillet 1842.)

Dans ce travail j'ai appliqué à l'étude de la phthisie la méthode de

comparaison qui m'avait servi de guide dans l'étude de la morve. Les propositions suivantes, extraites de ce mémoire, en résument les points les plus importaus.

1° La phthisie tuberculeuse est, de toutes les maladies chroniques, la plus généralement répandue chez l'homme et les animaux.

2° Chez l'homme et les autres mammifères, la matière tuberculeuse peut être facilement distinguée du pus récent, toujours chargé de globules grenus. Chez les oiseaux, les caractères de la matière tuberculeuse sont moins tranchés; des corps étrangers introduits artificiellement dans les poumons et dans les chairs, donnent pour résultat non une humeur blanche, opaque, à globules grenus, mais une matière sèche, jaunâtre, sans globules, dont les caractères physiques se rapprochent de ceux des tubercules des mammifères.

Chez les reptiles, les poissons et les insectes, les caractères des tubercules sont encore moins distincts.

3° Le pus chez les mammifères, notamment chez le cheval, éprouve, après un long séjour dans les organes, des transformations successives, à la suite desquelles il prend quelquefois l'apparence de la matière tuberculeuse.

4° Chez l'homme et les animaux, le ramollissement central des tubercules ne peut être attribué à l'inflammation; jamais il n'offre de globules de pus. Le ramollissement périphérique des tubercules est, au contraire, le plus souvent favorisé par l'inflammation des tissus contigus; presque toujours il est mélangé de pus.

5° La matière jaune que l'on trouve dans les kystes hydatiques des ruminans (après l'affaissement ou la rupture spontanée des hydatides) a quelque analogie avec la matière de la pommelière; mais les kystes remplis de cette matière jaune contiennent presque toujours des débris de la poche hydatique, et quelquefois une certaine quantité de pus.

6° Chez plusieurs animaux il se forme, dans les poumons, des granulations *vermineuses* et des granulations *morveuses* qui, dans l'étude générale des granulations, doivent être distinguées des granulations *tuberculeuses*.

7° Chez les quadrumanes et quelques oiseaux transportés des pays

chauds dans nos climats, le développement de la phthisie se montre à son maximum de fréquence et à l'exclusion des autres maladies chroniques; il est également favorisé par un changement de climat et d'alimentation chez d'autres animaux venant du nord, et particulièrement chez le renne.

8° La phthisie, rare chez les solipèdes en domesticité, est plus rare encore chez les carnassiers. Toutefois, malgré l'influence préservatrice d'une forte constitution et d'un régime animal, plusieurs carnassiers, le chat domestique, et surtout le lion, le tigre le jaguar, transportés dans nos climats, peuvent être atteints de phthisie pulmonaire.

Cette même rareté de la phthisie a lieu, parmi les oiseaux, chez les rapaces.

9° Par une sorte d'opposition, le chien domestique parmi les carnassiers, le cheval parmi les solipèdes sont bien moins sujets aux tubercules qu'au cancer, maladie que Camper avait regardée comme étrangère aux animaux.

10° Chez les ruminans, et spécialement dans l'espèce bovine, la phthisie est souvent associée aux vers vésiculaires et en particulier à l'échinocoque; mais, contradictoirement à l'opinion plusieurs fois émise, il n'y a aucun rapport de transformation ou de succession entre ces hydatides et les tubercules.

11° La dégénérescence graisseuse du foie témoigne ordinairement de la phthisie chez l'homme et de l'obésité générale chez les oiseaux.

12° Si la fréquence de la pneumonie et la rareté de la phthisie chez le chien domestique semblent indiquer un défaut de rapport entre ces deux maladies, il n'en est pas ainsi chez le veau, chez la vache et l'ânesse laitières, chez lesquels le dépôt de la matière tuberculeuse coïncide presque toujours avec une pneumonie chronique et progressive.

13° Les ulcères du larynx, de la trachée et des bronches n'ont pas la même signification chez l'homme et tous les animaux. Chez le premier, ils indiquent presque toujours la phtisie pulmonaire et parfois la syphilis; chez les quadrumanes une affection tuberculeuse générale; chez les solipèdes presque toujours la morve.

VII.

Recherches critiques et nouvelles observations sur l'anévrysme vermineux et sur le strongylus armatus minor (Rudolphi).

(*Archives de Médecine comparée*, 1842.)

Dans ce travail, j'ai donné un résumé aussi complet que possible des principales observations qui avaient été faites sur cette maladie des solipèdes. J'ai rectifié plusieurs erreurs échappées à des observateurs célèbres. J'ai établi en particulier que les tubercules vermineux que Morgagni et Courten avaient vus dans les parois de l'aorte de plusieurs chiens, ne se rencontraient point chez les solipèdes, et que c'était par une induction fautive qu'un grand nombre d'auteurs (Morgagni, Rudolphi, Cuvier, Laennec, Ad. Wilh. Otto, etc.) avaient admis l'existence de ces tubercules dans l'artère mésentérique antérieure du cheval. J'ai donné de la structure du ver que l'on trouve dans ces sortes d'anévrysmes une description plus complète que celle que l'on possédait.

VIII.

Note additionnelle sur les vers observés dans l'œil ou dans l'orbite des animaux vertébrés.

(*Archives de Médecine comparée*, 1843.)

Dans une note additionnelle, insérée à la suite du mémoire de M. de Nordmann, j'ai rassemblé la plupart des observations qui ont été faites antérieurement ou postérieurement à ses recherches sur le développement des vers dans les yeux de l'homme et des animaux. Aidé de la coopération active de deux jeunes médecins, MM. les docteurs Desir et Davaine, j'ai en outre examiné les yeux sains ou malades d'un assez grand nombre d'animaux vertébrés, dans l'intentiou d'y rechercher des entozoaires. Ce travail se résume en partie dans les propositions suivantes : 1° en général les causes du développement des helminthes dans l'œil des animaux vertébrés sont fort obscures; toutefois la formation des filaires dans l'œil du cheval, beaucoup plus fréquente dans les climats chauds que dans les climats froids, paraît favorisée par l'intensité de l'humidité. Celle des trématodes dans les yeux des poissons est favorisée par le pro-

grès de l'âge et par le séjour dans les étangs ou dans les rivières à fonds marécageux. Pour le plus grand nombre des cas, on est dans l'ignorance la plus complète relativement à l'état des humeurs ou des membranes de l'œil au moment de la formation des helmintbes dans ces parties; 2° les *accidens* que déterminent les vers dans les yeux sont en général analogues à ceux qu'occasionnent les corps étrangers et varient suivant le volume, l'état de fixité ou de mobilité des vers. Chez les solipèdes les filaires donnent le plus souvent lieu à une inflammation chronique qui amène le trouble des humeurs de l'œil, et enfin la cécité; on la prévient en pratiquant l'extraction du ver. Chez les poissons dont les humeurs de l'œil contiennent des vers, on trouve presque toujours le crystallin plus ou moins obscurci, le corps vitré semé de petites taches blanchâtres, etc.; 3° le développement des helminthes au-dessous de la conjonctive est une maladie beaucoup moins grave et à laquelle on remédie chez l'homme à l'aide d'une opération assez simple; 4° la liaison fréquente qu'on a observée dans l'Inde entre le développement des helminthes dans l'œil des chevaux ou des bœufs et la faiblesse des reins, n'a point été remarquée en Europe, soit chez le bœuf, soit chez le cheval. Aucun fait ne démontre que cette faiblesse doive être attribuée à la présence de vers dans la cavité du rachis.

IX.

Sur des Trichosomes observés dans les voies urinaires du renard commun et du surmulot.

(*Archives de Médecine comparée*, 1843.)

Dans mon Traité des maladies des reins j'avais exposé le tableau des connaissances acquises sur l'histoire médicale des vers observés dans les reins de l'homme et des animaux. Depuis sa publication, j'ai rencontré dans la vessie du *renard commun* et dans celle du *surmulot* deux espèces de trichosomes qui n'y avaient point encore été observées.

X.

Tubercules vermineux de l'œsophage.

(*Archives de Médecine comparée*, 1843.)

Les observations de Redi et de Morgagni sur les tubercules vermi-

neux de l'œsophage chez plusieurs animaux, méritaient d'autant plus d'être répétées, qu'on n'a rencontré rien de semblable chez l'homme, et qu'on était incertain sur l'espèce de vers que renfermaient ces tubercules. Rudolphi avait supposé que ces vers étaient le *strongylus trigonocephalus;* il résulte de mes recherches que ces tubercules contiennent quelquefois, sinon toujours, une autre espèce d'helminthe, le *spiroptera sanguinolenta*.

XI.

Développement de Mucédinées chez l'homme et les animaux.

Le résumé de ces observations est inséré dans mon Mémoire sur la phthisie et se trouve ainsi formulé : « Dans le pneumo-thorax il peut se former des moisissures sur la plèvre altérée, comme il s'en produit quelquefois dans les sacs aériens des oiseaux tuberculeux ou atteints de lésions des organes de la respiration : dans ce cas, comme dans tous ceux qui ont été observés chez les vertébrés, le développement de ces végétaux inférieurs est toujours un phénomène secondaire. »

XII.

Remarques sur le Phthiriasis du bœuf.

(*Archives de Médecine comparée*, 1843.)

Cette remarque sur le phthiriasis du bœuf indique quelques lacunes dans l'histoire de cette maladie, laquelle paraît spécialement déterminée par la présence d'un grand nombre de *trichodectes scalaris*.

XIII.

1° *Mémoire sur l'ossification morbide considérée comme une terminaison des phlegmasies.*

(*Archives générales de Médecine*, t. I, Paris, 1823.)

2° *Sur l'ossification morbide du périoste des os longs, et des insertions fibreuses des muscles, à la suite de l'amputation du membre.*

(*Archives générales de Médecine*, t. III, 1823.)

3° *Observation d'une ossification du péricarde, simulant une ossification du cœur.*

(*Archives générales de Médecine*, t. I, p. 521.)

Dans ces différens mémoires, je m'attachai à prouver que l'ossification morbide était quelquefois le résultat de l'inflammation et spécialement dans les tissus fibreux, lorsqu'ils ne sont point en contact avec l'air, avec un liquide et principalement avec du pus. A l'appui de cette opinion, je citai l'ossification du périoste dans les fractures, celle des fibres tendineuses à la suite des plaies par armes à feu, celle de la dure-mère dans les plaies du crâne, celle de la membrane fibreuse de la rate, celle des valvules du cœur et de la lame fibreuse du péricarde, etc. J'appuyai en outre ces observations de quelques expériences faites sur les pigeons.

XIV.

Fascicules (inédits) d'Anatomie pathologique comparée.

Dans ces Fascicules, qui sont sous les yeux de l'Académie des sciences, j'ai fait représenter un grand nombre de maladies d'animaux, parmi lesquelles il me suffira de citer de nombreuses préparations de la morve et du farcin chez le cheval, les apparences de la pommelière dans l'espèce bovine, le cenure cérébral du mouton, et l'altération qu'il détermine dans le cerveau, le mal de tête de contagion chez le cheval, plusieurs exemples du cancer chez le chien, plusieurs maladies du singe, des oiseaux, etc.

XV.

Archives de Médecine comparée (1842-43).

Le but que je me suis proposé en publiant ce recueil, a été d'obtenir à la longue la description des phénomènes morbides et des lésions anatomiques qui se rencontrent dans la série animale.

XVI.

Traité des Maladies des reins et des Altérations de la sécrétion urinaire. 3 vol. in-8. Paris, 1839-41. Atlas in-fol. de 60 planches.

Traduct. allemande : Krupp (G) *über die Krankheiten der Nieren*, in-8°, Leipzig.

Mes recherches sur les maladies des reins et sur les altérations de la sécrétion urinaire ont été commencées en 1830. Cette partie de la pathologie n'attirait pas alors, du moins en France, toute l'attention qu'elle mérite, et l'importance en était méconnue.

Une des principales causes de la négligence que les pathologistes ont apportée à l'étude des maladies des reins tenait à l'opinion généralement répandue, que les lésions de ces organes étaient très rares, et qu'elles pouvsient être difficilement reconnues ou combattues avec succès pendant la vie. Cette opinion s'était tellement emparée des esprits, même dans les derniers temps, que la plupart des médecins et des chirurgiens de hôpitaux négligeaient souvent d'examiner les reins après la mort.

En étudiant, une à une, les altérations de la sécrétion urinaire dans tous leurs rspports possibles; en les recherchsnt dans toutes les maladies des reins, dans les autres maladies de l'appareil urinaire, dans les maladies des autres appareils, et dans les affections générales, j'ai pu, à l'aide de cette étude comparative fixer la valeur de ces altérations comme signe diagnostique ou pronostique dans des conditions morbides déterminées. Ainsi, la présence de l'albumine, du sang, des matières grasses dans l'urine, l'alcalinité de cette humeur, l'existence de l'acide urique cristallisé à l'état libre, sont des phénomènes communs à plusieurs maladies des voies urinaires et des autres appareils, et à des affections générales. Mais j'ai démontré que, pour un grand nombre de cas, ces altérations de l'urine pouvaient être sûrement invoquées comme signes, si on procédait en même temps à la détermination des autres principes de l'urine.

On n'aurait des maladies des reins et de leur nature qu'une opinion fort incomplète et très inexacte, si on se bornait à les étudier comme des affections purement locales; aussi ai-je insisté, et beaucoup, sur les rap-

ports des maladies des reins entre elles et avec les maladies du reste des voies urinaires, ou avec celles des autres organes, avec les affections générales, avec les diathèses. L'influence des plaies et des contusions des reins sur le développement de la gravelle, celle de la néphrite chronique sur la production des dépôts et des calculs phosphatiques; celle de la goutte sur la production de la gravelle urique, celle des maladies de la prostate, de l'urèthre, de la vessie, des maladies de la moelle épinière sur le développement des inflammations rénales; la liaison de certaines hématuries avec les altérations du sang, etc., témoignent assez combien il est important de poursuivre l'étude de ces rapports dans toutes leurs ramifications, de rechercher comment ces affections s'enchaînent, se produisent les unes à la suite des autres, et amènent consécutivement des lésions pulmonaires et intestinales, des altérations du sang, etc. Ces sourdes influences, moins frappantes que les grandes perturbations des maladies aiguës, méritaient d'autant plus d'être signalées, qu'elles ont été moins souvent explorées, et que, dans la pratique, elles ont souvent passé inaperçues.

Dans un Atlas où plus de quatre cents altérations des reins sont figurées, j'ai donné une représentation fidèle de toutes les maladies rénales dans leurs diverses formes, dans leurs différens états et dans leurs différens degrés. C'était pour moi une nécessité impérieuse que de donner une idée très exacte de certaines lésions peu apparentes quoique très graves, et qu'il faut avoir vues en nature ou en figure pour les connaître; j'ai fait représenter soigneusement d'autres altérations qui n'avaient jamais été décrites, des cas rares qui avaient été l'objet d'erreurs graves de diagnostic et qu'il eût été impossible de conserver dans un muséum.

Ce peu de mots suffit pour indiquer dans quel esprit mes recherches ont été conçues et exécutées. En voyant depuis quelques années les études sur des altérations urinaires se répandre de plus en plus dans nos hôpitaux, je puis croire que je n'ai pas été étranger à cette nouvelle impulsion et que j'ai contribué à relever une étude trop négligée.

1° La *néphrite simple* offrait dans son histoire plusieurs points obcurs; quoique fréquente, elle était regardée comme rare par un grand nombre

de praticiens. L'étude de ses rapports avec les autres maladies avait été à peine effleurée : on en avait caractérisé la forme chronique par un symptôme qui appartient non à elle, mais aux inflammations du bassinet et des calices (*urine muqueuse ou purulente*); et les symptômes qui lui sont ordinaires (*urine neutre ou alcaline avec diminution des urates*) n'avaient point fixé l'attention. Pour l'homme, j'ai rempli ces lacunes autant qu'il était en moi. Pour les *animaux*, presque tout est à faire. J'ai mentionné quelques remarques touchant la néphrite simple du *cheval*, quelques expériences touchant l'action exercée sur les reins par les cantharides et le nitrate de potasse administrés à hautes doses à cet animal.

J'ai rapproché les observations de Bellingeri relatives à l'influence de la moelle épinière sur les maladies des reins des *moutons*, des cas analogues que j'avais observés chez l'homme.

2° La fréquence des affections charbonneuses chez les *animaux domestiques* et surtout chez les herbivores fait regretter qu'on n'ait pas profité de cette circonstance pour étudier avec tout le soin désirable les lésions des reins qui les accompagnent. En traitant de la néphrite dans les affections gangréneuses chez l'homme, j'ai indiqué le petit nombre d'observations qui avaient été faites sur les animaux et j'y ai joint une description de reins altérés, provenant d'un *bœuf* atteint de *charbon blanc*.

3° J'ai vainement cherché jusqu'à ce jour chez les *animaux domestiques* l'analogue d'une affection que mes travaux ont contribué à faire connaître en France (*maladie de Bright; néphrite albumineuse*).

La description que j'ai donnée des caractères anatomiques de cette maladie il y a une douzaine d'années, n'a pas été, si je ne me trompe, surpassée en exactitude par les recherches postérieures. Je rappellerai à cette occasion que cette partie de mes recherches fut comprise spontanément par la Commission des prix Montyon parmi les travaux qui reçurent des encouragemens en 1840.

Ce qui forme le caractère de mes études sur cette maladie, c'est le soin que j'ai pris de décrire nettement les lésions anatomiques de cette affection; de comparer les cas de maladies de Bright avec ou sans hydropisie à certaines maladies des reins ou d'autres organes

dans lesquelles l'urine contient habituellement ou accidentellement une quantité plus ou moins considérable d'albumine; c'est le soin que j'ai pris en outre d'étudier comparativement la maladie dans sa forme aiguë et dans sa forme chronique, afin d'en signaler les différences; différences sur lesquelles j'ai cru devoir d'autant plus insister qu'elles n'avaient point été clairement exposées et qu'on avait trop long-temps et trop généralement pensé que la maladie de Bright était toujours une affection chronique.

J'ai établi que la constitution de l'urine n'était pas la même dans l'une et l'autre forme, dans l'état chronique, dans l'état aigu et dans les paroxysmes. On avait donné comme un caractère à-peu-près constant de la maladie de Bright la diminution de la pesanteur spécifique de l'urine, et non-seulement cette diminution n'a pas lieu dans la forme aiguë, mais même le plus souvent la pesanteur spécifique dans cette dernière forme est au-dessous de celle de l'urine saine. Cette distinction des deux formes et des deux états de la maladie était en outre d'autant plus nécessaire que le traitement antiphlogistique si souvent efficace dans la forme aiguë est généralement impuissant ou nuisible dans la forme chronique.

J'ai insisté d'une manière particulière sur ce fait que la disparition de l'hydropisie était l'indice d'une guérison plus souvent apparente que réelle. J'ai ajouté que la disparition de l'albumine de l'urine n'était pas non plus un signe absolu de guérison, et que cette heureuse solution de la maladie n'était jamais certaine tant que l'urine n'avait pas repris complétement sa constitution naturelle.

4° J'ai donné une histoire complète de la *Pyélite* ou de l'inflammation du bassinet et des calices. Dans ces derniers temps, on avait bien noté que les calculs rénaux existaient presque toujours dans les bassinets et dans les calices, et qu'on ne les rencontrait dans les substances rénales qu'en des cas très rares et exceptionnels. Mais on n'avait pas assez remarqué qu'une foule d'observateurs avaient commis dans leurs descriptions de la uéphrite calculeuse une erreur analogue à celle dans laquelle ou était tombé à l'égard de la pleurésie. En effet, de même que d'anciens auteurs, en relatant des cas de pleurésie chronique, avaient noté les poumons comme *consumés par la suppuration*, d'autres,

et même dans ces derniers temps, avaient indiqué comme ulcérés ou consumés par une fonte purulente, des reins atrophiés et affaissés par suite de la distension du bassinet et des calices. Au reste, il suffit de comparer la description que j'ai donnée de la pyélite avec tout ce qui a été écrit sur la néphrite calculeuse, pour reconnaître que l'histoire anatomique de cette maladie était encore fort incomplète.

En faisant l'histoire de la *néphrotomie*, j'ai prouvé que le texte de Jean de Troyes, mal vérifié, altéré et complétement défiguré, était ainsi devenu l'objet d'une foule d'interprétations plus ou moins inexactes.

Relativement à l'extirpation des reins sains, pratiquée sans que mort s'ensuivît sur des chiens et d'autres animaux, j'ai montré qu'on n'en pouvait rien inférer pour le cas de reins malades, soit chez l'homme, soit chez les animaux.

5° J'ai présenté avec de nouveaux développemens l'histoire des abcès autour des reins (*périnéphrite*), celle des *fistules rénales*, et plus particulièrement celle des fistules rénales pulmonaires dans lesquelles on observe des crachats purulens, urineux.

6° Les conditions dans lesquelles une quantité de sang plus ou moins considérable se mélange avec l'urine, au moment où elle se forme dans les reins ou après qu'elle est versée dans les bassinets, sont si nombreuses, si variées et si différentes dans leur origine et leur terminaison, que j'ai dû faire de nouveaux efforts pour distinguer les *hémorrhagies rénales* des affections des uretères et de la vessie qui peuvent être accompagnées d'hématuries.

J'ai décrit une forme très remarquable des hémorrhagies rénales sous le nom d'*apoplexie rénale*.

7° Lorsque l'urine s'accumule lentement dans les calices et les bassinets des reins à la suite d'un obstacle apporté à son passage dans la vessie ou à son expulsion au dehors soit par un corps étranger, soit par un vice de conformation, il arrive quelquefois que les calices et le bassinet se dilatent sans que les parois s'en enflamment sensiblement. Ces collections d'une quantité plus ou moins considérable d'un liquide primitivement urineux et plus tard d'apparence séreuse dans le bas-

sinet et les calices distendus et non enflammés, ont été désignées sous le nom d'*hydronéphrose.*

J'ai donné une description très circonstanciée de cette maladie chez l'homme adulte, chez l'enfant nouveau-né et chez le vieillard. Je l'ai également observée chez le *chien.*

8° J'ai appelé l'attention sur les symptômes cérébraux qu'occasionne quelquefois la *dégénérescence enkystée* des reins.

9° J'ai trouvé de la *cholestérine* dans un kyste rénal et dans la cavité de l'aorte.

10° Les goulots des calices et leurs ouvertures peuvent être obstrués ou oblitérés, et donner lieu ainsi à des espèces de *kystes urinaires.* Cette altération, qui est très rare chez l'homme, est très commune chez le *bœuf.* Ces kystes, dont j'ai donné le premier la description, contiennent de l'urine plus ou moins altérée et quelquefois des calculs. Chez le bœuf le bout des mamelons présente une excavation quelquefois assez considérable, qui n'existe normalement chez l'homme qu'à l'état rudimentaire. Chez le bœuf l'obstruction de cette ouverture par des graviers s'observe fort souvent; dans les cas les plus simples cette petite excavation est remplie par un gravier qui fait saillie dans le goulot du calice; et, dans un état plus avancé, cette espèce de lacune, distendue en forme de caverne, coutient plusieurs petits calculs.

11° Les *kystes hydatiques* des reins, rares chez l'homme, sont communs chez plusieurs animaux domestiques, surtout chez le *cochon* et chez le *mouton.* J'ai donné une description très détaillée de ces kystes hydatiques en traitant des kystes acéphalocystiques. Depuis, je me suis assuré qu'ils contiennent quelquefois des échinocoques, et qu'ils renferment parfois des cysticerques. J'ai exposé, avec beaucoup de détails, les transformations que subissent dans les reins ces poches hydatiques des *moutons.*

Les kystes hydatiques sont beaucoup plus rares chez le *bœuf;* j'en ai cependant décrit et figuré plusieurs exemples.

J'ai fait remarquer que les accidens occasionnés par ces vers étaient bien différens, suivant que les kystes plus ou moins volumineux restaient

intacts ou s'ouvraient dans le bassinet et les calices, dans l'intestin ou à l'extérieur du corps.

12° J'ai rapproché quelques cas rares d'*anévrysme des artères rénales* observés chez l'homme, d'un cas analogue observé *chez le cheval.*

13° Les glandules et les conduits urinifères de la substance corticale des reins sont quelquefois désorganisés, de manière que la partie affectée semble constituée par un *tissu fibreux.* Cette altération existe quelquefois d'une manière très remarquable dans les reins de diverses espèces d'animaux; je l'ai représentée dans le *bœuf* et dans le *cochon;* je l'ai aussi observée chez le *cheval.*

14° J'ai décrit aussi avec soin une espèce d'*ostéide* qui se forme assez fréquemment dans les reins des animaux par une sorte de destruction spontanée des kystes hydatiques, surtout dans les reins du *mouton.*

15° Les reins, leur membrane et leurs conduits excréteurs peuvent offrir l'*affection tuberculeuse* à différens degrés et sous diverses formes dont j'ai donné une description fort détaillée. Je l'ai rencontrée chez plusieurs animaux et le plus souvent chez les *singes.*

16° J'ai décrit le *cancer des reins* sous toutes ses formes. Je l'ai étudié spécialement chez l'*homme*, chez le *chien* et chez le *bœuf.* J'ai rangé ces cas de cancer en trois catégories auxquelles correspondent des symptômes particuliers. La première comprend les cas de dépôt de matière encéphaloïde dans les reins sans augmentation notable du volume de ces organes et sans hématurie (cancer latent); la deuxième, les cas de cancer du rein ou du bassinet, principalement caractérisés par des douleurs rénales et par une hématurie habituelle sans augmentation notable du volume du rein. Enfin une troisième catégorie se compose de cas de cancers annoncés par une tumeur rénale dure, facilement appréciable au toucher et par une hématurie habituelle.

17° J'ai rapporté ou indiqué un grand nombre de cas d'*absence* de l'un des reins chez l'homme. Des exemples d'une semblable disposition chez les animaux sont plus rares. J'ai cité un cas observé chez le *chien.*

18° J'ai indiqué les observations les plus exactes, faites sur la *fusion des reins*, dont j'ai moi-même observé plusieurs exemples. Cette disposition anomale des reins doit être connue des praticiens, car il est arrivé

que ces organes, rencontrés ou touchés dans la région ombilicale, ont été pris pour des cas pathologiques et traités comme tels.

19° La *mobilité des reins* ou l'état qui leur permet de s'abaisser, de se porter en devant et d'être refoulés en arrière et supérieurement sous le foie, est la source d'accidens variés, notamment de douleurs habituelles dans l'abdomen, qui ont été prises pour des coliques nerveuses, pour des phénomènes d'hypochondrie, etc. J'ai signalé cette affection, dont l'existence est ignorée du plus grand nombre; et je l'ai fait reconnaître à deux médecins qui étaient assez inquiets d'avoir rencontré sur eux-mêmes, dans un des flancs, une tumeur mobile sur la nature de laquelle les avis les plus divers avaient été émis.

XVII.

Recherches sur une espèce particulière d'Hématurie endémique à l'Ile-de-France et dans quelques régions tropicales.

(*Expérience*, vol. 1, 1838.)

La recherche de la fréquence ou de la rareté de certaines maladies, et en particulier des affections des voies urinaires dans les différentes régions du globe, est une étude aussi intéressante pour le physiologiste que pour le pathologiste. Les praticiens du continent, que le hasard ou leur réputation appelle à traiter ces affections chez des colons venus en Europe, comprennent vite que cette étude n'est point un objet de pure curiosité; car seule elle peut les éclairer sur des circonstances particulières et caractéristiques, relatives à la nature de ces maladies et au traitement que leur origine exotique rend nécessaire. S'il en était besoin, ces remarques seraient justifiées par l'étude d'une maladie dont l'existence n'était mentionnée ni dans nos ouvrages classiques de pathologie, ni dans les encyclopédies ou les dictionnaires de médecine, lorsque je vins appeler l'attention sur elle, affection que j'ai lieu de croire peu connue du plus grand nombre des praticiens; je veux parler de l'*hématurie endémique* de l'île de France, de l'île Bourbon et du Brésil, et que j'ai observée sur plusieurs colons venus à Paris.

A l'occasion de cette maladie, j'ai mentionné certaines hématuries des *animaux*, dont les analogues n'existent pas chez l'homme, et qui parais-

sent dépendre de l'ingestion de certaines substances dans les voies digestives, hématuries qui ont été observées chez des *moutons* et chez le *gros bétail.*

XVIII.

Revue critique des principales observations faites en Europe sur les urines chyleuses, albumino-graisseuses, diabétiques laiteuses, huileuses, etc.

(*Expérience*, vol. I, 1838.)

Il résulte de cet examen que le caractère commun des urines chyleuses, albumino-graisseuses, diabétiques laiteuses et huileuses, est la présence, dans toutes ces urines, d'une proportion morbide de matière grasse; que la présence de la fibrine ou des globules sanguins est, avec un aspect graisseux, le signe distinctif de l'urine chyleuse; que la présence du caséum et des globules laiteux est le signe d'une urine naturellement ou artificiellement laiteuse; que l'absence des globules sanguins, des globules laiteux et du caséum différencie les urines albumino-graisseuses; enfin que les urines huileuses ou purement graisseuses tirent exclusivement leur caractère d'une proportion morbide de matière grasse.

Je n'ai point fait d'observations analogues chez les *animaux.*

ÉPIDÉMIES ET EPIZOOTIES.

J'ai mis à profit toutes les circonstances dans lesquelles je pouvais étudier les *épidémies* ou les *épizooties.* En 1812 je demandai à aller à Dijon soigner les prisonniers espagnols atteints du typhus. Sur la présentation de la faculté de médecine de Paris, le ministre de l'intérieur accueillit ma demande, et celle de cinq autres élèves. Notre mission dura trois mois; les autorités locales de Dijon, le doyen de l'école de médecine et le ministre exprimèrent alors leur satisfaction sur la manière dont nous l'avions remplie.

Plus tard, j'ai publié divers documens sur les épidémies et les épizooties.

XIX.

Histoire de l'épidémie de suette miliaire qui a régné, en 1821, *dans les départemens de l'Oise et de Seine-et-Oise, précédée d'un aperçu sur la statistique et l'état sanitaire du département de l'Oise, et suivie d'un tableau comparatif des épidémies analogues.* In-8. Paris, 1822.

A l'histoire de cette épidémie, sur laquelle il fut fait un rapport favorable à l'Académie royale de médecine par Double et Bourdois, je joignis des recherches comparatives sur les *épidémies* et les *épizooties* qui avaient régné dans le département. Je donnai le tableau de toutes les épidémies qui avaient sévi depuis 1623 jusqu'en 1821, et celui des épizooties de l'an IV à 1821.

XX.

Rapport sur l'origine, les progrès, la propagation, par voie de contagion, de la Fièvre jaune qui a régné en 1821 *à Barcelone. Traduit de l'espagnol*, in-8. Paris, 1822.

Lorsque la fièvre jaune se déclara, en 1822, à Barcelone, je sollicitai du gouvernement l'honneur de faire partie de la commission qui alla observer cette maladie. Ma demande n'ayant pas été accueillie, je publiai la traduction de ce rapport, qui était un des premiers documens officiels publiés sur cette maladie.

XXI.

Epidémie de Choléra en 1832.

Cette épidémie ouvrait un champ vaste à l'observation. Chargé d'un service considérable à l'hôpital de la Charité, je pus observer la maladie sous toutes les formes, et, comme tous les médecins des hôpitaux, je m'efforçai de remplir dignement ma tâche. Je publiai successivement :

1° *Etudes sur l'épidémie du choléra de* 1832 (*Gazette médicale*, 1832).

2° *Des maladies consécutives au choléra* (*Gazette médicale*, 1832).

3° *Examen comparatif de l'air expiré par des hommes sains et des cholériques, sous le rapport de l'oxygène absorbé* (*Gazette médic. de Paris*, in-4°, 1832).

4° *Etude du sang sous le rapport de son aptitude à se combiner avec l'oxygène de l'air* (*Gazette médicale de Paris*, 1832).

5° *Examen des expériences de M. Hermann sur le sang cholérique et non cholérique* (*Gazette médicale*, 1832).

6° *Recherches anatomiques sur le choléra* (*Arch. génér. de médec.*, t. 28, 1832).

7° *Expériences sur les effets des injections salines dans le sang* (*Gazette médicale*, 1832).

Ces études appartiennent spécialement à la pathologie de l'homme. Sans entrer dans aucun détail, je rappellerai seulement que l'examen comparatif que je fis alors de l'air expiré par des hommes sains et des cholériques, quant à l'oxygène absorbé, et mes études sur le sang, furent remarqués de l'Académie des sciences, et que la Commission des prix Montyon comprit spontanément ces travaux parmi ceux auxquels elle décerna des récompenses.

XXII.

Résumé des observations faites dans le service de M. Rayer sur l'épidémie de Grippe qui a régné à Paris (1837).

Dans ce résumé, fait par un de mes élèves, M. Vigla, indépendamment de la description de la grippe, on trouve des remarques relatives à l'influence de cette maladie épidémique sur les maladies chroniques de l'appareil respiratoire et du système nerveux.

XXIII.

Epizootie aphtheuse qui a régné à Paris en 1838.

(*Expérience*, 1839. — *Archives de Médecine comparée*, 1843.)

Après avoir tracé la description de cette épizootie, qui régnait sur l'espèce bovine, sur les moutons, les cochons et les chèvres, je donnai

un aperçu historique des épizooties analogues qui avaient été observées antérieurement en France et à l'étranger.

J'ai reproduit ce fragment de pathologie dans les Archives de médecine comparée, en y ajoutant de nouvelles remarques et des planches inédites, propres à faire connaître facilement une maladie qu'on a plusieurs fois, et tout récemment encore, prise pour le cow-pox.

XXIV.

Sur les maladies qui ont régné pendant l'été de 1842, *sur l'homme et les animaux.*

(*Archives de Médecine comparée*, 1842.)

Dans cette note, je fais mention d'une épizootie qui régnait sur les oiseaux de basse-cour, à Paris et dans les environs; d'une épizootie de clavelée sur les moutons, dans la commune de Bonneuil, et de deux épidémies, l'une de variole, et l'autre de fièvre typhoïde chez l'homme.

XXV.

Maladies des sangsues.

Dans des recherches sur les sangsues, je fus dans le cas d'étudier leurs maladies. M. Derheims a consigné dans son travail (*Hist. nat. et médic. des sangsues*, Paris, 1825) les observations que j'avais faites à cet égard, en particulier sur les plaies que se font entre eux ces petits animaux; sur les petites ulcérations que l'on observe quelquefois sur les parties latérales de leur corps; sur leur amaigrissement et sur une maladie accompagnée de tuméfaction de la bouche avec nodosités abdominales, maladie qui reconnaît principalement pour causes le séjour des sangsues dans une eau trop rarement renouvelée, l'exposition de ces animaux à une température trop élevée, le transport dans des sacs mouillés ou non mouillés, etc.

XXVI.

Note sur une Épizootie de poissons.

(*Gazette médicale*, 1842.)

Pendant l'épidémie de choléra qui régna à Paris en 1832, je recherchai

si, avant son apparition et pendant sa durée, il s'était déclaré chez les animaux quelque maladie analogue à l'épidémie grave qui régnait sur l'homme. A cette occasion, Clément Désormes m'adressa quelques renseignemens sur une épizootie qui avait régné sur les poissons depuis la fin de 1831 jusqu'au commencement d'avril 1832 dans les étangs du domaine du Marais, dans ceux de Marcoussis, dans les pièces d'eau d'un domaine de Baville et de Fontenay-les-Bries, dans une infinité de petites pièces d'eau des maisons particulières et dans les petites rivières des vallées de Dourdan et d'Arpajon.

Cette épizootie ne frappa que les carpes : les autres espèces de poissons ne furent point atteintes.

XXVII.

Singulière éruption sur un véron (Cyprinus phoxinus).

(*Archives de Médecine comparée*, N° 1, p. 58, 1842.)

Cette éruption consistait en deux boutons remplis de globules ovoïdes transparens qui contenaient eux-mêmes deux autres petites vésicules toujours situées à une des extrémités de ces globules.

PATHOLOGIE DE L'HOMME.

J'ai réuni sous cette division plusieurs travaux dans lesquelles je me suis borné à étudier un certain nombre de maladies, à-peu-près exclusivement chez l'homme.

XXVIII.

1° *Traité théorique et pratique des maladies de la peau.* 1re édit. 2 vol. in-8. Paris. Atlas in-8. 1826-27.

— *Traduct. italienne.* Fantonetti (G.), *Trattato teorico e pratico dei mali della pelle.* Milano, 1830.

— *Traduct. anglaise.* Dickinson (W.), *Treatise of diseases of the skin.* In-8. London, 1833.

— *Traité des maladies de la peau.* Deuxième édition. In-8. Paris, 3 vol. Atlas in-4, 22 planches. 1835.

— *Traduct. anglaise*, Willis, *A theoretical and practical treatise on the diseases of the skin.* In-8. London, 1835.

— *Traduct. allemande.* Stannius (Hermann). *Theoretisch-practische Darstellung der Hautkrankheiten III.* Bd. Berlin. 1838.

Je crois inutile d'entrer dans de longs détails sur le plan et l'exécution de cet ouvrage dont il a été fait de nombreuses traductions en Europe. A mes yeux, la partie descriptive en constitue le principal mérite. Seulement je crois devoir faire remarquer qu'on y trouve consignées plusieurs observations *de maladies des animaux transmissibles à l'homme.*

2° *Plusieurs articles sur les maladies de la peau.*

(*Dictionnaire de Médecine* en 18 vol. (art. *Erysipèle, Eléphantiasis, Prurigo, Psoriasis*, etc.)

3° *La description de toutes les maladies de la peau, et celle de la plupart des maladies qui se manifestent à l'extérieur du corps par des caractères distinctifs.*

(*Dictionnaire de Médecine et de Chirurgie pratiques.*)

XXIX.

Observations sur les maladies de l'appendice sus-sphénoïdal du cerveau (Glande pituitaire).

(*Archives générales de Médecine*, t. III, 1823.)

Dans ce mémoire je rapprochai quelques observations de maladies de l'appendice sus-sphénoïdal du cerveau, desquelles il résultait que les altérations de cet appendice, lorsqu'elles étaient avec augmentation de volume, produisaient des phénomènes de compression (pesanteur à la partie antérieure de la tête, assoupissement) avec cécité plus ou moins complète, le plus souvent des deux yeux.

XXX.

Note sur le Coryza des enfans à la mamelle. In-8. 1820.

Dans cette note, je fis remarquer que la difficulté ou l'impossibilité de

la succion, suivie de cris et de quintes de toux qui se renouvellent toutes les fois qu'on veut faire teter l'enfant, étaient des indices plus positifs de cette maladie que ceux qui avaient été antérieurement assignés.

XXXI.

Mémoire sur les inflammations non virulentes de la membrane muqueuse des organes de la génération chez les enfans.

(*Nouveau journal de Médecine*, t. x, 1821.)

La dentition et quelques autres causes non spécifiques déterminent quelquefois chez les enfans des deux sexes une inflammation des parties génitales, accompagnée d'un écoulement de matière puriforme. Je me proposai, dans ce mémoire, de faire connaître un certain nombre d'exemples de cette maladie dont plusieurs avaient donné lieu à des suppositions aussi tristes qu'étranges.

XXXII.

Mémoire sur le Delirium tremens. In-8. Paris, 1819.

Delaroche et M. Duméril ont les premiers étudié cette maladie en France, et démontré qu'on la combattait avec succès par l'opium. Lors de la publication de mon mémoire, elle était généralement peu connue, comme l'indique ce passage du rapport d'Esquirol : « Le mémoire de « M. Rayer est d'autant plus intéressant qu'il signale une variété d'alié- « nation mentale mal caractérisée jusqu'ici. »

XXXIII.

Angine couenneuse, pharyngienne et laryngée, chez un enfant de neuf mois, suivie de quelques réflexions sur le croup des enfans à la mamelle.

(Extrait de la *Revue médicale*, 1822.)

Cette observation avait pour but de démontrer que la répugnance pour la succion et bientôt l'impossibilité de l'exercer pouvaient être, comme pour le coryza, les premiers signes de l'angine pharyngienne et laryngée couenneuse chez les enfans à la mamelle.

XXXIV.

Recherches anatomico-pathologiques sur les capsules surrénales.

(*Expérience*, vol. 1, 1837.)

Ces recherches avaient pour but de prouver que ces petits organes peuvent présenter des altérations variées et sont assez fréquemment le siège d'une *hémorrhagie intérieure* qui, dans quelques cas rares, les transforme en des tumeurs plus ou moins considérables, à la suite desquelles on a vu la mort survenir.

XXXV.

Observations sur les hémorrhagies veineuses du foie, qui surviennent à la suite de l'hépatite ulcéreuse.

(*Archives générales de Médecine*, 1824.)

Ces observations prouvent que les veines peuvent être détruites et devenir béantes à la suite d'une inflammation ulcéreuse du foie, et donner lieu à une hémorrhagie mortelle, lorsque le sang veineux s'échappe avec abondance dans la cavité du péritoine ou dans celle de l'estomac et de l'intestin.

XXXVI.

Cas mortel d'entérite et de péritonite déterminé par un diverticule de l'iléon. Fig.

(*Archives générales de Médecine*, t. v, 1824.)

A l'occasion de ce fait, je discutai la question de l'opération dans les cas de l'étranglement interne. Cette question a été reprise plus tard, avec de nouveaux développemens, par un de mes élèves, le docteur Bonnet de Poitiers, qui recueillit plusieurs cas analogues dans mon service à l'hôpital Saint-Antoine.

XXXVII.

Observations cliniques
publiées par M. Gaide, interne de mon service.

(*Archives générales de Médecine*, t. XVII, 1828.)

Une de ces observations est relative à une ancienne grossesse extra-utérine, abdominale, chez une femme de 73 ans; les autres, à des cas de

pneumo-thorax. J'ai publié dans l'*Iconographie pathologique* un cas de grossesse extra-utérine tubaire suivie de rupture de la trompe et d'une hémorrhagie mortelle. Plusieurs figures jointes à cette observation représentent la disposition de l'utérus, celle de la membrane caduque, la déchirure de la trompe, la disposition du fœtus et de ses membranes.

XXXVIII.

Sur l'application du calcul à la médecine.

(***Discussion sur la Statistique.—Bulletin de l'Académie de Médecine***, t. 1, p. 778).

Une discussion engagée, il y a quelques années, sur l'application de la statistique à la médecine, c'est-à-dire sur le calcul employé comme moyen de déterminer la fréquence relative des maladies et celle de leurs divers symptômes, de leurs causes, etc., et de comparer les résultats des traitemens, a été l'occasion de ce travail. Parmi les médecins, les uns soutenaient que les moyennes des résultats obtenus de cette façon ne pouvaient ni décider de la valeur des méthodes, ni guider dans les cas particuliers; les autres (et j'étais de ce nombre), que ces moyennes étaient, en définitive, à-la-fois le meilleur critérium de la valeur des méthodes et un guide nécessaire dans les cas particuliers. Je résumai ainsi mon opinion : 1° la méthode numérique donne le nombre des faits observés, et le nombre est un des principaux élémens de la mesure de l'expérience; 2° la double condition du progrès en thérapeutique est la détermination précise des états morbides, et la substitution du calcul rigoureux au calcul approximatif auquel on se borne hsbituellement.

XXXIX.

Note sur le nombre proportionnel des malades dans les différens mois de l'année, calculé pour Paris, d'après les admissions faites par le bureau central des hôpitaux civils pendant dix années (1812-1821).

(***Archives générales de Médecine***, t. IV, 1824.)

Cette note indique que le nombre des morts daus les différens mois de

l'année, n'est pas toujours en raison directe du nombre des malades, et que le mois d'avril est à Paris celui de tous qui compte le plus de malades et le plus de morts.

XL.

Sommaire d'une histoire abrégée de l'anatomie pathologique. In-8. Paris, 1818.

En 1818, j'écrivais en tête de cette dissertation : « Cet aperçu est essentiellement consacré à l'histoire des travaux publiés sur les vices de conformation, de structure des organes de l'homme. La connaissance des altérations matérielles des organes des autres animaux et des végétaux étant d'un moindre intérêt pour le médecin, je me suis borné à rappeler quelques recherches anatomiques sur les maladies des mammifères. Je crois néanmoins que l'étude des lésions organiques des animaux et des végétaux, considérées isolément où comparées entre elles, répandrait un grand jour sur plusieurs phénomènes physiologiques, etc. »

XLI.

Plusieurs articles de thérapeutique.

(***Dictionnaire de Médecine***, en 18 vol., et ***Dictionnaire de Chirurgie et de Médecine pratiques***, en 15 vol.)

Aconit (*Dict. de méd. et chirur. pratiques*). — Dans ce travail j'ai exposé le résultat de mes expériences sur l'aconit napel administré à l'*homme* sain ou malade et à des *animaux.* Ces expériences me conduisirent à conclure que les extraits d'aconit très variables dans leur action, suivant qu'ils proviennent d'aconits des montagnes ou d'aconits cultivés, suivant le degré de soins apporté à leur préparation et à leur conservation, ne produisent, à dose médicamentcuse, que d'une manière fort incertaine, des phénomènes physiologiques déterminés et plus rarement encore des effets thérapeutiques constans et salutaires.

Antimoine (*Dict. de méd. et chir. pratiques*). — Dans cet article j'ai exposé les résultats d'un grand nombre d'expériences sur les préparations antimoniales, notamment sur le kermès minéral, le tartre stibié, le soufre d'antimoine. J'ai étudié l'action de ces substances sur l'*homme* sain, sur

l'homme malade et *sur les animaux*. J'ai exposé en particulier les résultats d'expériences que j'avais faites sur l'action du tartre stibié dans la pneumonie; et je déclare aujourd'hui comme alors, que l'émétique, dans le traitement de cette maladie, n'est pour moi qu'un moyen accessoire, destiné à augmenter les chances de guérison que les émissions sanguines doivent surtout décider.

Arsenic (*Dict. de méd. et de chir. pratiques*). Cet article est le résultat d'uu travail considérable que j'avais entrepris sur les préparations arsénicales. Les recherches et les expériences auxquelles je m'étais livré me conduisirent aux conclusions suivantes, relativement à l'emploi de ces préparations chez l'homme : 1° les préparations arsénicales sont des remèdes énergiques dont l'action porte surtout sur les organes digestifs et le système nerveux; 2° la prudence exige quelquefois que l'on administre soi même ces médicamens et à très petites doses à l'intérieur, à celle d'une seizième de grain, par exemple; 3° pour peu qu'ils déterminent d'accidens, il faut en diminuer la dose ou en suspendre momentanément l'usage; 4° la découverte du sulfate de quinine doit en rendre très rare l'emploi dans les fièvres d'accès et les névralgies intermittentes; 5° dans le traitement des maladies chroniques de la peau, il ne faut y recourir que dans un petit nombre de conditions et en suivre attentivement les effets.

HISTOIRE NATURELLE.

XLII.

Sur la disposition et le développement des œufs de plusieurs espèces ovipares appartenant au genre hirudo.

(*Annales des Sciences naturelles*, t. IV, fig.).

Dans ce mémoire, je donnai une description très détaillée des cocons des sangsues médicinales. Ces cocons, parvenus à leur entier développement, ont deux enveloppes, une extérieure spongieuse et une intérieure membraneuse qui renferme dans sa cavité une humeur muqueuse, des œufs ou de petites sangsues à divers degrés de développement.

Audouin a donné un extrait de ce travail à l'article *OEuf* du Dictionnaire classique d'histoire naturelle.

XLIII.

Sur un moyen économique de conserver les sangsues après leur application, et de les rendre propres à un nouvel usage, en les employant à la reproduction.

(*Archives générales de Médecine*, t. VII.)

XLIV.

Sur des vers trouvés dans l'estomac d'une tortue (Emys europæa).

(*Archives de Médecine comparée*, 1843.)

Cette note est relative à de petits vers analogues, par leur dimension, à ceux qui ont été observés par Braun et mentionnés par Rudolphi.

Paris, 28 janvier 1843.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
rue Garancière, n. 5.